

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 23 (1885)
Heft: 48

Artikel: L'influence du parapluie
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188943>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Souvenirs des bains.

Sous ce titre, nous glanons dans l'*Echo des Villes d'Eaux* quelques passages très amusants de la relation que fait un baigneur de son séjour aux eaux :

« Ah ! sapristi ! je sais bien ce qui m'a pincé : c'est un rhumatisme... Et c'est à un médecin que je le dois, — à plusieurs même. Un seul n'aurait jamais pu arriver à un aussi joli résultat. C'était au commencement de juin, je sentis en me levant une légère douleur dans le bras gauche. J'avais eu froid probablement dans la nuit. Le malheur voulut que dans la journée j'eusse un rendez-vous avec un médecin, qui me dit sans hésiter : « C'est un rhumatisme, il est encore faible, mais veillez-y. Allez à V'lan-les-Bains. »

Aller là ou ailleurs, cela m'était égal, je partis pour V'lan au mois de juillet. Remarquez que je ne souffrais plus du tout. Ma douleur avait disparu le jour même de ma visite au médecin ; mais enfin le docteur pouvait avoir raison ; c'était peut-être un rhumatisme. Il était parti, mais il pouvait revenir. J'allai à V'lan-les-Bains.

Ce ne sont pas des eaux thermales. On a simplement installé un établissement hydrothérapique où l'on utilise un cours d'eau très froid — 5°

En arrivant à V'lan, j'allai voir un médecin. De celui-là, je n'ai rien à dire, il a vu tout de suite que je n'avais rien. Alors il s'est dit : « Je ne peux pas soigner un homme qui n'est pas malade, rendons-le d'abord malade, je le soignerai ensuite. » Et il m'a rédigé une ordonnance.

Le lendemain, à huit heures, j'étais à l'établissement. Deux hommes, avec des tabliers blancs, comme des vivisecteurs, s'emparèrent de moi et m'enfermèrent dans une cellule. Effrayante, cette cellule, les murs nus, une petite fenêtre en haut, dans un coin un matelas — pas même de cruche ni de petit pain. — Eh bien ! je vous l'affirme, je savais très bien que je n'avais découpé personne en morceaux, mais quand on me poussa là-dedans, j'ai cru que j'étais condamné à mort. J'ai dû penser immédiatement à M. Grévy pour me tranquilliser. — Les deux géoliers en tablier blanc, qui étaient rentrés avec moi, me dirent de me déshabiller. — Quand je fus... dans le même état que les murs, on me fit coucher sur le matelas, et, avant que j'aie pu faire un mouvement pour me défendre, on me roula dans un drap qui venait d'être trempé dans la rivière à cinq degrés. Je poussai des hurlements. Mes bourreaux se mirent à rire et me dirent que c'était le traitement ordonné par le docteur. Il me fallait rester dans ce drap jusqu'à ce que je l'eusse chauffé ! Quand on me retira de là, j'étais à l'état de sorbet — de glace panachée — groseille — vanille — pistache ; rouge — blanc — vert.

Pour me réchauffer, on me fit descendre dans la piscine, un grand bassin dont les baigneurs sont les poissons rouges. On descend par un escalier — qui a cinq degrés — comme l'eau — ça fait dix — c'est un peu plus chaud. Quand je sortis de là, je n'étais plus qu'à l'état de demi-glace. Je recommençai ce traitement (on appelle ça traiter les gens) pendant quatre jours. Le cinquième, ma douleur au

bras gauche était revenue, puis j'en avais une autre au bras droit, puis une à la jambe droite — puis une à la jambe gauche — puis une dans les reins — puis une... partout, enfin. C'est ce que voulait le médecin. Il me dit : « Maintenant, vous êtes à point, allez aux Eaux-Troubles.

Je partis pour les Eaux-Troubles. Là, les eaux sont chaudes — et d'une couleur de rouille. On m'a expliqué qu'elles venaient de très loin et très vite, alors elles ont très chaud — et elles sont rouges. C'est de l'eau qui sue.

J'ai commencé par visiter les sources. Rien d'extraordinaire ; un trou avec de l'eau qui sort en bouillonnant. J'ai pris des bains, j'ai pris des douches, j'ai tout pris, j'ai même pris froid en sortant de ce qu'on appelle la salle d'*inhalation*. C'est une grande pièce dans laquelle on enferme du brouillard. On m'avait mis là-dedans en me disant : Respirez ! Je ne m'y suis pas laissé prendre. Je sais bien que c'est très mauvais de respirer dans le brouillard. Alors je n'ai pas respiré. On m'a sorti à moitié asphyxié. Pour déplacer le sang, on m'a donné une douche de pieds.

Encore une drôle d'invention ! Vous vous asseyez devant un mur et vous donnez vos pieds à un garçon qui les emporte dans une autre pièce — par deux trous percés dans la cloison. Au bout d'un instant vous sentez des araignées se promener sur vos pieds en vous chatouillant. Lorsque la douche est finie, on vous rapporte vos pieds — et vous ne pouvez plus vous en servir. Les araignées se sont transformées en fourmis. Quand vous voulez marcher, c'est comme si vous écrasiez des aiguilles.

Il y a aussi une piscine aux Eaux-Troubles. Une piscine d'eau courante. De l'eau courante ! elle ne marche même pas. L'eau doit s'écouler par un trou muni d'une grille. Mais le niveau est toujours plus bas que le trou. L'eau devient courante quand il y a assez de monde dans le bain pour que le niveau monte jusqu'au trou.

La piscine est ouverte aux dames le matin — par galanterie — elles ont la première eau. Les hommes viennent dans la journée. Ils ont le deuxième bouillon — mais ce n'est pas le meilleur.

En somme, je ne suis pas guéri. Si vous avez un remède à m'indiquer, cela me fera plaisir. »

L'influence du parapluie.

Ce meuble bourgeois, qui nous a été si utile cet automne, exerce un rôle immense dans notre existence. C'est un fait reconnu depuis longtemps que, par une averse subite, le parapluie fait naître bien des idylles. Une heureuse rencontre, un abri offert à quelque jolie fille, et voici un mariage emmanché.

Et le parapluie a ceci d'agréable qu'il est un criterium philosophique du caractère des gens. L'homme sage et réfléchi en prend un, si le plus léger nuage brouille le ciel. Et n'y a-t-il pas apparence que, dans la vie, il se conduira de même, se fiant à son prochain comme au temps ?

Ce n'est pas tout : le seul examen d'un parapluie permet de juger son propriétaire. Tout autant que le style, — c'est l'homme. Il y a le parapluie grave,

le parapluie futile, le parapluie indifférent, le parapluie intelligent et le parapluie bête, le parapluie intransigeant et le parapluie réactionnaire !

Le parapluie jouit d'une telle faveur que ne pas posséder cet objet essentiel est considéré comme un des maux les plus cruels. Voyez la chanson-scie qui, prenant les choses à un point de vue tout nouveau, fait observer que, malgré sa gloire, Henri IV est exposé sur le Pont-Neuf aux intempéries des saisons :

Il n'a pas d'parapluie,
Ça va bien quand il fait beau,
Mais quand il tomb' de la pluie
Il est trempé jusqu'aux os !

Le parapluie joue aussi un rôle consolateur. C'est la dernière chose dont on se défasse. Il n'échoue pas lamentablement dans les monts-de-piété, comme la montre et la chaîne de l'étudiant à bout de ressources. On le garde : c'est un ami ! Et, si troué qu'il soit, le gueux déploie ses baleines brisées, et a au moins l'illusion de se croire abrité !

Au point de vue artiste, il faut encore célébrer le parapluie ! N'a-t-on pas trouvé une gracieuse expression pour dépeindre un parapluie qui se retourne, sous l'effort du vent ? On dit « qu'il fait tulipe. » Et quel spectacle plus irrésistiblement gai, plus instructif que celui du passant luttant désespérément contre ce riflard rebelle ! Quel sujet d'observation, dévoilant aussitôt l'impatience ou la résignation de l'homme engagé dans ce combat ! Voyez, le parapluie semble s'amuser à résister entre les mains de ce rageur, ou, au contraire, reprendre aussitôt, sur une invitation calme, sa position naturelle...

C'est pourquoi — en attendant maintenant la statue de l'inventeur de la bretelle et du gibus — je salue d'avance celle de Hanway ! La reconnaissance est la vertu des belles âmes. Quand les hommes songent à honorer jusqu'au créateur du parapluie, on peut désormais tout attendre d'eux.

Cauquiès gandoisès.

Lo verro cassé. La dzudze avâi on bio verro ein cristau, que lâi avâi z'âo z'u étâ bailli pè 'na vilhie tanta que lo lâi avâi apportâ dè pè Dzenèva ; et le tegnâi gaillâ à cé verro, que le mettâi âo coutset dâo ratéli po fère bio vairè ; mâ le s'ein servessâi jamé po pas lo brezi et le lo tsouyivè coumeint sè ge. On dzo que la Marienne, la serveinta, épussatâvè pè l'hotò, le fâ veni avau cé bio verro que s'ébrequè ein dou bocons. Quand la dzudze oût lo brelan que cein fe, le tracè po vairè que y'avâi et quand le vâi son bio verro épéclliâ, le fâ :

— Eh ! te possiblio ! mon bio verro !

— Oh ! repond la serveinta, l'est onco bin dâo bounheu que sè séyè cassâ dinsè.

— Coumeint, dâo bounheu, tsancra dè bedouma !

— Oh què oï ! kâ vo ne sédè pas lo mau que cein m'arâi bailli dè ramassâ totès lè brequès se l'avâi étâ frézâ ein millè bocons.

On vòlet fiaï. Canule, qu'étâi vòlet tsi on gros pàysan, banbanâvè pè lo veladzo on dzo dè fénésons iò tot lo mondo étâi à l'ovradzo.

— Porquìe ne travaillè-tou pas, lâi fâ on outro vòlet que lo reincontrè et qu'allâvè amouellâ dâo fein ?

— Pace que ! lâi repond lo gaillâ, et se mon maître ne retirè pas lè raisons que m'a de stu matin, ne remetto pas lè pì dein sa mâison.

— Et que t'a-te de ?

— M'a de que poivo mè tsertsi on outra pliace.

On coo einbétâ. Onna galéza pernetta dè dize-houit ans, qu'allâvè avoué sa mère-grand fère dâi coumechons, eintrè dein 'na boutequa po atsetâ dâi ribans. Quand l'a choisi cein que le volliâvè, le demandè diéro cein cotâvè l'auna. Lo comi-boutequi que servessâi et que la reluquâvè dâi ge, dâo tant que le lâi pliésâi, lâi repond ein faseint son mâlin : Cein cotè on eimbrachâ su ma djouta per auna.

— Eh bin, bon ! fâ la petita sorcière, po eimbétâ lo beleau, bailli m'ein dix z'aunès ; ma mère-grand va vo pâyî !

Lè maidzo. — Porquìe vo z'autro maidzo, n'allâ-vo jamé âi z'eintrè, demandâvè cauquon à n'on mâidecin ?

— Po ne pas qu'on diessè qu'on fâ coumeint lè cordagni : qu'on reportè l'ovradzo !

L'OUBLIEUX

V

Ces grottes du récif de Converex étaient une merveilleuse chose, mais on ne pouvait jouir du spectacle qu'elles offraient qu'au moment des fortes marées, parce que seulement alors la mer baissait assez pour qu'on pût pénétrer sous les voûtes, soutenues par des piliers basaltiques de forme architecturale, aussi régulière que si le tout eût été bâti de main d'homme. Le reste du temps l'ilôt demeurait entièrement submergé.

Les noces furent magnifiques. Vers le milieu du jour, Bryen et Mona s'esquivèrent en compagnie d'Ammonic ; tous trois, enveloppés d'une simple mante par-dessus leurs vêtements de noces, s'installèrent dans une barque dont Bryen prit les rames, et s'éloignèrent de la côte.

Une heure plus tard ils abordaient à l'ilôt presque entièrement découvert. Bryen aida à Mona à prendre pied sur une roche toute glissante à cause des goémons verts qui la couvraient. Deux cormorans s'envolèrent du récif.

— Mauvais présage ! murmura Ammonic, dont un étrange sourire entr'ouvrit les lèvres.

Bryen lui tendit la main pour l'aider à descendre.

— Non, dit-elle, allez-vous-en tous les deux... Je garderai la barque...

Ils crurent qu'elle agissait ainsi par discrétion et heureux d'être seuls, ils s'éloignèrent sans se retourner. Ammonic vit Bryen jeter amoureusement son bras autour de la taille de Mona pour la soutenir dans le chemin glissant. Elle entendit le doux murmure de leurs voix et les petits éclats de rire de Mona, dont les cheveux blonds rayonnaient au soleil comme de l'or, et quand ils tournèrent derrière le bloc qui leur cachait l'esquif et la nautonnière, elle vit Bryen se pencher, sans doute pour un baiser... Alors elle se dressa, leva ses mains au-dessus de sa tête et les tordit dans un geste de navrant désespoir, puis sautant sur la roche, où tout à l'heure Mona assurait timidement ses pas, elle repoussa violemment la barque du pied, et, montant jusqu'au sommet du récif, elle s'allongea sur le sol visqueux, s'appuya des deux coudes